Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2001)

Heft: 2

Artikel: Traduction n'est pas médiation : un regard sociologique sur les traducteurs français de Hölderlin

Autor: Kalinowski, Isabelle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870228

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TRADUCTION N'EST PAS MÉDIATION
UN REGARD SOCIOLOGIQUE
SUR LES TRADUCTEURS FRANÇAIS DE HÖLDERLIN

La question de la traduction envisagée d'un point de vue empirique, plutôt que normatif, suppose l'étude des traducteurs autant que celle des textes. La diversité des traductions françaises de la poésie de Hölderlin témoigne des divisions possibles de cette population. Les conceptions théoriques divergentes de la traduction et de la poésie peuvent être rapportées à des enjeux propres au champ littéraire français. Elles pèsent par ailleurs sur le traitement stylistique des poèmes allemands en français.

En France, au XXe siècle, Hölderlin a été le poète allemand le plus traduit : ses poèmes ont fait l'objet de plus d'une trentaine de traductions différentes ; on dispose de deux versions au moins de chacune de ses grandes œuvres non poétiques, l'*Hypérion*, les fragments de l'*Empédocle* et les textes théoriques ; sa correspondance est parue en français en 1948. Le volume de la Bibliothèque de la Pléiade publié en 1967 réunissait l'ensemble des formes utilisées par Hölderlin, poèmes, proses, théâtre, écrits théoriques, ébauches et lettres personnelles ; l'intérêt pour son œuvre semblait s'étendre à la totalité des phrases écrites de sa main. On ne saurait cependant induire de l'attrait que Hölderlin exerça sur des traducteurs potentiels des conclusions concernant la population de ses lecteurs. Quantifier le degré de « réception » d'un auteur étranger à partir du nombre de ses traducteurs reviendrait à attribuer à la traduction une fonction de médiation qu'elle ne remplit pas toujours. Toutes les traductions ne sont pas lues ; elles n'opèrent un acte médiateur que dans certaines conditions, au nombre desquelles le prestige du traducteur — souvent acquis

dans un autre domaine que celui de la traduction — et celui du support de publication jouent souvent un rôle plus important que la seule existence du texte traduit ou même la qualité de la traduction. De surcroît, toutes les traductions ne sont pas portées par le projet subjectif de « faire connaître » un auteur. Un des traits les plus frappants du groupe des traducteurs de Hölderlin est sa forte proportion de poètes, et leur méconnaissance souvent affichée de la langue allemande. Ce paradoxe, qu'un André du Bouchet a explicitement théorisé, invite à remettre en cause le lien couramment établi entre traduction et « médiation ». Pour un certain nombre de représentants de ce groupe de traducteurs, la transmission d'un « sens » des textes de Hölderlin ne constituait pas un objectif primordial, quand elle n'était pas expressément récusée.

La perspective analytique et descriptive de cette étude s'écarte du modèle des travaux qui abordent la question de la traduction sur un mode prescriptif, et cherchent à définir ce que doit être une bonne traduction. Souvent inspirées par différentes interprétations d'un impératif qui peut être résumé comme celui d'une ouverture à l'altérité de l'auteur traduit et de la langue étrangère, les réflexions sur la traduction se concentrent volontiers sur une définition de sa portée « éthique ». Une théorie récente comme celle d'Antoine Berman cherche à « définir, par delà les contingences historiques », « la pure visée de la traduction »[1], qui consiste à refuser l'« ethnocentrisme » linguistique[2] et à ne pas se dérober à l'« épreuve de l'étranger ». Il ne s'agira pas, dans ce qui va suivre, d'évaluer des réalisations à l'aune d'une conception morale de la traduction, mais de proposer une étude empirique de la population des traducteurs de Hölderlin en français et d'analyser les enjeux des divisions qui la structurent, et qui sont aussi au principe de certaines conceptions théoriques de la traduction.

Les traducteurs de Hölderlin

Traducteurs et compétences : la division du travail

À partir d'une enquête statistique portant sur trente traducteurs de Hölderlin, des premiers (1925) aux plus récents (1998), on peut formuler plusieurs constats. Le premier est que la population

---

1. Antoine BERMAN, « La Traduction et la lettre ou "l'auberge du lointain" », in *Les Tours de Babel* (coll.), Mauvezin : T.E.R., 1985, p. 83.
2. *Ibid.*, p.47.

des traducteurs de Hölderlin est, tout au long du XXe siècle, une population très majoritairement masculine (87%): elle conserve ce trait distinctif alors même que la traduction comme activité professionnelle tend progressivement à se féminiser (à l'heure actuelle[3], on observe une surreprésentation féminine (58% environ), y compris pour la traduction de l'allemand). Ce pourcentage est encore plus élevé en ce qui concerne la traduction des poèmes de Hölderlin (92% d'hommes): il est significatif que Denise Naville, traductrice de la correspondance de Hölderlin, ait réservé ses traductions de poèmes à un usage privé[4].

Seuls 10% des traducteurs de Hölderlin peuvent être désignés comme des traducteurs « exclusifs » (on entendra par là ceux qui se consacrent exclusivement à la traduction et n'ont pas publié d'ouvrages en leur nom propre) et, corrélativement, les traductions de Hölderlin sont très rarement des travaux de commande. La traduction de poésie, contrairement à celle des romans ou des essais contemporains, n'est généralement pas réalisée à l'initiative d'un éditeur, mais pratiquée de leur propre chef par des individus qui estiment disposer d'une compétence spécifique requise par ce type de textes. Il ne s'agit pas, on va le voir, d'une compétence linguistique ou d'une expérience de la traduction (deux prérogatives que peuvent revendiquer les traducteurs professionnels). Les traducteurs de poésie invoquent une légitimité différente, extérieure à la « profession ».

L'examen des antécédents académiques des traducteurs de Hölderlin, qui ont majoritairement effectué des études supérieures, révèle tout son intérêt quand on le corrèle avec la faible proportion d'universitaires dans cette population : 17%. Elle comprend principalement des écrivains, qui ont souvent abandonné, après avoir parfois soutenu une thèse, une carrière universitaire (Bernard Groethuysen) ou la perspective d'une carrière universitaire (Robert Rovini) au profit d'une carrière littéraire. Parmi les traducteurs de poèmes, la proportion de ceux qui sont passés par l'université est encore plus forte (58%). Le chiffre le plus remarquable est peut-être le pourcentage global d'agrégés, qui représentent un quart du groupe étudié. Plus précisément, on rencontre

---

3. Source : pourcentage établi à partir du *Répertoire des traducteurs membres de l'A.T.L.F.*, année 2000.

4. Elle les fit notamment lire à son ami René Char (témoignage de Mme Marie-Claude Char).

dans ce sous-ensemble une majorité de titulaires de l'agrégation de philosophie (13% des traducteurs de Hölderlin). L'évolution chronologique tend clairement vers une augmentation du niveau universitaire moyen : alors que les traducteurs d'avant-guerre, à l'exception de Bernard Groethuysen, n'avaient pas poursuivi leurs études au delà de la licence, la période des années 1960 et au-delà consacre le niveau académique exceptionnellement élevé de cette population de traducteurs. Cette tendance recoupe la progression générale du profil scolaire des traducteurs (environ 16% d'agrégés — de langue surtout — et près de 14% de docteurs à l'heure actuelle), mais sous une forme plus accentuée. Le fait que les agrégés de philosophie traducteurs de Hölderlin n'aient pas poursuivi ou aient interrompu une carrière universitaire (à l'exception de Philippe Lacoue-Labarthe) signale une conjonction importante : celle qui semble situer la fréquentation de la littérature hors de l'institution philosophique universitaire[5].

Que la traduction de Hölderlin ait majoritairement été pratiquée par une population académiquement bien dotée ne signifie aucunement qu'elle constitue une source de profits académiques : de façon générale, comme on peut le constater à propos des germanistes, apparemment voués à la « médiation interculturelle » mais en réalité d'autant moins enclins à traduire qu'ils souhaitent progresser dans une carrière universitaire, la traduction apparaît comme une activité secondaire, tolérée mais non « rentable » en termes d'avancement académique. C'est l'une des raisons de la proportion étonnamment faible de germanistes universitaires (10%) parmi les traducteurs d'une poésie allemande d'accès peu aisé. La traduction représente en quelque sorte un écart par rapport à une carrière scientifique que la majorité de notre population de traducteurs de Hölderlin n'a justement pas menée et a même souvent explicitement rejetée. Le fait que plusieurs de ces traducteurs aient également publié des textes littéraires après des études de philosophie (Jean-Pierre Faye et Michel Deguy) ou d'allemand (Robert Rovini) renvoie à un écart du même type. Il n'en demeure pas moins que l'intérêt pour Hölderlin s'éveille de façon privilégiée chez ceux qui ont duralement séjourné dans l'institution sco-

5. Sur les rapports de l'institution philosophique universitaire française et de la littérature, voir Isabelle KALINOWSKI, « La littérature dans le champ philosophique français de la première moitié du XXe siècle. Le cas de Jean Wahl et de Hölderlin », *Methodos*, 1 (2001), p. 245-65.

laire et accédé à l'enseignement supérieur ; on rencontre peu d'« autodidactes » parmi les traducteurs de Hölderlin.

Leur profil scolaire et leur situation éditoriale peuvent sans doute être mis en relation : près de 60% d'entre eux ont publié un ou plusieurs livres (traductions et ouvrages personnels) chez Gallimard, maison structurellement proche des auteurs qui ont effectué quelques années d'études supérieures, mais ont interrompu leur parcours universitaire pour se tourner vers l'activité littéraire (c'est la trajectoire de Jean Paulhan lui-même). Les liens fréquents avec la maison Gallimard sont l'indice d'une bonne intégration des traducteurs de Hölderlin dans les milieux éditoriaux parisiens : les publications de traductions de poèmes chez de petits éditeurs de province, parfois spécialisés dans les plaquettes poétiques aux tirages confidentiels, sont un phénomène récent (fin des années 1980 et années 1990). Minoritaires, les traducteurs de Hölderlin ne résidant pas à Paris sont malgré tout souvent parfaitement à leur place dans les circuits éditoriaux de la capitale (c'est le cas d'André du Bouchet, de Philippe Jaccottet, de Philippe Lacoue-Labarthe...).

La faible proportion de germanophones (moins de 20%, dont une moitié a résidé en Alsace et non en Allemagne) parmi les traducteurs du poète allemand va dans le même sens que les constats précédents : parmi les propriétés qui prédisposent à devenir un traducteur de Hölderlin, la maîtrise approfondie de la langue allemande et la connaissance intime de la culture germanique jouent manifestement un rôle bien moindre que la place occupée dans les circuits éditoriaux français, y compris pour les germanophones. De façon générale, on traduit moins Hölderlin parce qu'on le comprend ou qu'on a le projet de le faire comprendre que parce que l'occasion de le traduire s'offre comme le corrélat d'opportunités de publication auxquelles on a déjà accédé auparavant — ou auxquelles on accède justement en traduisant Hölderlin. Pour Pierre Klossowski, pour Jean Tardieu ou pour André du Bouchet, la publication de poèmes de Hölderlin en français précède celle des premières œuvres personnelles ou coïncide avec elle : elle est à la fois la manifestation et l'instrument d'une entrée dans le champ éditorial. Aux XVIIIe et XIXe siècles, la pratique de la traduction « aidée » par un germanophone était déjà courante (l'exemple de Gérard de Nerval est sans doute le plus célèbre); au XXe siècle, lorsqu'elle est le fait de poètes comme Pierre Jean

Jouve ou André du Bouchet[6], elle cesse d'être tacite et assume expressément une dissociation entre la compétence linguistique et le projet de traduction.

Non moins d'un tiers des traducteurs de Hölderlin sont des poètes, qui choisissent tous de traduire des poèmes. Le partage entre les genres poétiques et prosaïques exerce un effet discriminant : alors que les traducteurs « exclusifs » prennent majoritairement pour objet des œuvres de prose, notamment des romans, la traduction de poésie apparaît dans bien des cas comme un domaine réservé. Les considérations matérielles, qui en font une activité coûteuse en temps et peu lucrative pour un traducteur « de métier », ne sont pas seules en cause. Mal rétribuées, les traductions de poésie ont surtout pour fonction de conforter chez les poètes qui les réalisent et auprès de leur public une certaine image d'eux-mêmes. En l'absence parfois de toute connaissance de la langue concernée, ils traduisent pour associer leur projet poétique personnel à celui d'un poète du passé. Il n'en va pas alors d'un simple transfert de prestige, susceptible de faire connaître un jeune auteur non encore consacré : si les poètes publient des traductions à toutes les étapes de leur carrière (à la fin de sa vie, René Char fait paraître presque simultanément les traductions de *La planche de vivre* et ses *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade), c'est peut-être avant tout pour mettre en scène une affinité qui fixe une certaine représentation d'eux-mêmes. C'est aussi pour faire usage d'une prérogative spécifique qui, à leurs yeux, n'est pas partagée par les traducteurs professionnels.

Liste des auteurs traduits par les poètes traducteurs de Hölderlin

– Pierre Jean Jouve : Rabindranath Tagore, Rudyard Kipling (poèmes), Saint François d'Assise, Sainte Thérèse d'Avila, Gongora, Shakespeare, Eugenio Montale, Giuseppe Ungaretti

– Jean Tardieu : Goethe, (Dante, Leopardi, Shakespeare : projets)

– René Char (avec Tina Jolas): Pétrarque, Lope de Vega, Shakespeare, Blake, Shelley, Keats, Emily Brontë, Emily Dickinson, Theodore Tioutchev, Nicolas Goumilev, Anna Akhmatova, Boris Pasternak, Ossip Mandelstam, Vladimir

6. Il reçut le concours du germaniste suisse Bernhard Böschenstein, qui devint l'un des plus grands spécialistes de Hölderlin dans l'après-guerre.

Maïakovski, Marina Tsvétaéva, Miguel Hernandez
– André du Bouchet : Shakespeare, Paul Celan, Ossip Mandelstam
– Philippe Jaccottet : Rilke, Musil, Ungaretti, Leopardi
– Armel Guerne : Grimm, Rilke, Kleist, Shakespeare, Buber, Canetti, Dürrenmatt, Melville, Kawabata
– Armand Robin : Shakespeare, Maïakovski, Omar Kayam, Gottfried Keller

Traducteurs « exclusifs »
– Denise Naville : Clausewitz, Engels, Hans Erich Nossack
– Alzir Hella / Olivier Bournac : Zweig, Schnitzler, E.M. Remarque, Heinrich Mann, Keyserling, Hoffmann, Eugène Varga
– Joseph Delage : E. Glaeser, Hesse, Thomas Mann
– André Babelon : Ricarda Huch, Kierkegaard

Principalement composées de poètes, les séries de traductions des poètes privilégient les grands classiques (Shakespeare, Dante) et les poètes « métaphysiques » et « hermétiques ». Les contemporains immédiats sont rares, ou déjà consacrés. Les corpus des traducteurs professionnels rassemblent quant à eux des œuvres de prose, des fictions, des ouvrages théoriques ou politiques. Ils reflètent une conception de la traduction bien différente de celle des poètes : les traducteurs « exclusifs » font surtout œuvre d'intermédiaires et travaillent sur des textes encore inédits en français ; les poètes, en revanche, ne recherchent pas des œuvres méconnues ou non encore traduites, et tendent bien davantage à publier le témoignage de leur commerce personnel avec des auteurs prestigieux. La traduction ne se définit comme médiation que dans une certaine fraction de l'espace des traducteurs, la plus anonyme, celle qui ne dispose pas nécessairement du pouvoir de décider de l'objet de son travail.

La position prestigieuse (quoique minoritaire) occupée par la poésie dans la hiérarchie des genres depuis la fin du XIXe siècle (avec le symbolisme), confirmée dans l'entre-deux-guerres par le surréalisme puis, pendant et après la guerre, par les poètes de la Résistance, se reflète dans le statut privilégié accordé à la traduction de poésie par rapport aux autres modes de traduction, et dans son assimilation à une pratique « réservée », relevant moins d'un savoir-faire que d'une « initiation » décrite par les poètes eux-mêmes en termes quasiment religieux. Alors qu'il travaillait à ses traductions de textes de la « folie » de Hölderlin, en 1928, Pierre

Jean Jouve proclamait : « Je soutiens que la Poésie doit être traduite par le poète »[7]. Le privilège de ce dernier se fondait selon lui moins sur un certain travail de la langue et du vers que sur une prérogative spirituelle transcendant le labeur poétique : la transmission, de poète à poète, « d'une *substance* commune, en quelque sorte indépendante de la langue ; une telle substance existe ! ». Jouve décrivait cette rencontre de deux écritures comme un processus de type magique ou naturel, qui s'opérait sans la médiation d'un enchaînement logique[8]. C'est le sentiment d'avoir accès à une « révélation » du texte étranger qui motive souvent, du point de vue des poètes, leur pratique de la traduction. Traditionnellement entâchée d'une marque de servilité parce qu'elle n'est qu'une création seconde ou l'imitation d'une création première, la traduction n'est investie par les écrivains et surtout par les poètes qu'au prix d'une définition spécifique de la division du travail de traduction, dans laquelle ils se voient reconnaître une compétence particulière : l'accès immédiat à une substance révélée, qui s'oppose aux labeurs communs de la transposition. Celle-ci est au demeurant accréditée par des non-poètes, qui partagent la conviction que la « substance » poétique se livre de manière privilégiée entre poètes. Le germaniste Pierre Bertaux, qui ne traduisit les citations de Hölderlin données dans sa thèse de 1936 qu'avec réticence, renonça par la suite définitivement à toute traduction au nom d'une « préférence poétique » qu'il définissait en des termes proches de ceux de Jouve : « Entre poètes, c'est comme entre oiseaux sauvages : les grands migrateurs, fussent-ils bien loin l'un de l'autre, séparés par l'épaisseur d'une forêt, s'interpellent ; et il leur suffit d'un cri bref, d'un seul "rappel", comme disent les chasseurs, pour qu'à distance ils se reconnaissent, s'identifient, se rejoignent »[9]. La représentation de cette affinité poétique situait la circulation du « sens » poétique dans un espace pré- ou extra-linguistique.

Albert Béguin, pourtant lui-même traducteur, demanda en 1938 au poète Gustave Roud de retraduire certaines des citations poétiques allemandes de *L'Âme romantique et le rêve*. Ce dernier

---

7. Pierre Jean JOUVE, Préface des *Noces* (1928), in *Commentaires*, Boudry : La Baconnière, 1950, p. 17.

8. *Ibid.*, p. 17-8.

9. Pierre BERTAUX, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, Paris : Gallimard, 1983, p. 15.

évoquait les « échos lointains perçus de siècle à siècle, ces ressemblances décelées entre les poètes à travers le temps et l'espace »: « Je me souviens de mon sursaut lorsque, traduisant voici quelque dix ans certains fragments de Novalis, je découvris qu'ils contenaient en puissance tout le symbolisme français. [...] Même émerveillement, plus récemment encore, devant un ou deux poëmes de Hölderlin qui semblaient inexplicablement tirés des *Illuminations*»[10]. La croyance dans le caractère « prophétique » de certaines œuvres qui semblaient préfigurer des pratiques poétiques ultérieures présupposait, chez Gustave Roud comme chez bien d'autres écrivains, la conviction que les choix d'écriture étaient absolument libres et transcendaient les contingences spatiales et temporelles. La rupture entre l'approche historique et savante des littératures étrangères et leur traduction, censée ne pas mobiliser un appareil de connaissances mais plutôt une « intuition », une saisie particulière dont les poètes auraient été les acteurs privilégiés, aboutissait dans certains cas à une affirmation paradoxale : les poètes étaient à même de traduire dans la mesure même où ils ne connaissaient pas l'autre langue[11].

L'autonomie de la traduction

Pour André du Bouchet, la situation de traduction d'une langue inconnue ou méconnue présentait une analogie immédiate avec la confrontation du poète et de sa propre langue dans l'écriture :

---

10. Gustave ROUD, Recension de *L'Âme romantique et le rêve* d'Albert Béguin, *La Revue* (Lausanne), 3 janvier 1938.

11. On connaît le célèbre jugement de Heine sur les traductions de Nerval : « Sans comprendre beaucoup la langue allemande, Gérard devinait mieux le sens d'une poésie écrite en allemand que ceux qui avaient fait de cet idiome l'étude de toute leur vie » (Préface aux *Poëmes et légendes*, Paris : Michel Lévy, 1855). Cette boutade traduisait une conviction partagée, au XXe siècle encore, par bon nombre de poètes et d'écrivains. Songeant à une traduction française d'*Une Enfance berlinoise*, Walter Benjamin affirma que le critère du choix du traducteur serait son ignorance de l'allemand. Albert Béguin rappelait le mot de Heine dans une lettre à Gustave Roud, après que ce dernier lui eut avoué sa faible maîtrise de l'idiome allemand (Lettre à Gustave Roud, in *Lettres sur le romantisme allemand*, Lausanne : Études de lettres, 1974, p. 36). André du Bouchet, qui traduisit Paul Celan, rapporte que ce dernier lui dit un jour : « Quel dommage que vous ne connaissiez pas l'allemand », mais rectifia peu après : « Personne ne connaît l'allemand mieux que vous » (« Tubingen, le 22 mai 1986 », *in* J. Le Rider et B. Böschenstein, *Hölderlin vu de France*, Tubingen : Günter Narr, 1987, p. 108).

dans les deux cas, le poète se trouvait en position d'extériorité par rapport à une langue perçue comme fondamentalement « étrangère »: « par instants ma propre langue comme la langue étrangère — et la plus proche : je ne la possède pas »[12]. Traduction et écriture renvoyaient le poète à une même obscurité : « j'avais traduit, à partir du mot à mot obscur — obscurité de source — dans l'obscurité et le noir [...] / l'obscurité du poème elle aussi comme donnée, une donnée alors sur laquelle il importe de se reconnaître sans saisie : elle nous devancera comme elle nous a précédés [...] / l'obscurité du poème, je dirai alors la clarté, tient à ce que brièvement nous nous trouvons dessaisis de notre volonté d'élucidation »[13]. La prétention à l'« élucidation » qui pouvait être celle d'un savoir-faire technique ou d'une intention interprétative était ainsi récusée au profit d'une expérience négative de mise en suspens du sens. Chez André du Bouchet, l'opacité du mot à traduire remplissait structurellement la même fonction que le « blanc » du poème à écrire. « Sur une cassure, inhérente au fait de parler — et que chacun de nous peut mesurer dans sa propre langue, la langue, dois-je ajouter aussitôt, que le hasard seul aura désigné comme étant la sienne — [...] sur une cassure il nous est donné d'entrevoir parfois, au plus près, quelque chose que toute parole que l'on saisit, à commencer par celles de la langue tenue pour acquise, s'emploie à oblitérer en partie. /À l'écart, soudain, de la signification — au travers de celles qui sont dévolues ou auxquelles, d'autorité, on me renvoie, j'*entends* une parole. Libre, par instants, pour peu que j'écoute, de celle que je *comprends*»[14]. La traduction, comme l'écriture poétique, se situait ainsi à mi-chemin entre l'asservissement du « parler quotidien », de la « langue tenue pour acquise », de la parole « prescrite », et l'espace d'une parole « libre », « à l'écart, soudain, de la signification ».

La proximité que cette réflexion entretenait avec la théorie de la traduction de Walter Benjamin, exposée dans le fameux texte sur *La Mission du traducteur*[15] (1916), est surprenante. Qu'il

---

12. *Ibid.*, p. 101.
13. *Ibid.*, p. 109 et p. 111.
14. André DU BOUCHET, « Hölderlin aujourd'hui », in *L'Incohérence*, Paris : Hachette, 1978 (non paginé).
15. Walter BENJAMIN, « La Tâche du traducteur », in *Mythe et violence*, tr. de M. de Gandillac, Paris : Denoël-Gonthier, 1971.

s'agisse ou non d'une influence, ces deux visions de la traduction convergeaient dans la défense d'une « autonomie » de la traduction à l'égard de l'impératif de transmission du sens. « Une traduction est-elle faite pour les lecteurs qui ne comprennent pas l'original ? »: en posant cette question provocante, et en y répondant par la négative, Walter Benjamin remettait en cause la conception instrumentale de la traduction, en faisant passer au second plan la transmission d'un message. Benjamin distinguait ainsi deux pôles opposés : celui de la « mauvaise traduction », définie par son allégeance à un « message » et par son caractère hétéronome, et celui de la « bonne » traduction qui se dessinait, en filigrane, comme une œuvre autonome au même titre que l'œuvre d'art. Dans son « étrangeté », la parole de la traduction devait produire un effet radicalement dérangeant, posséder une violence déroutante qui était l'« expression du rapport le plus intime des langues entre elles ». Cette violence était l'envers de la « paix perpétuelle » de la langue une de « l'avant Babel », qui constituait l'horizon messianique de cette théorie de la traduction. Elle impliquait une intrusion brutale de la langue étrangère dans la langue du traducteur. La littéralité ne devait pas servir la compréhension, mais, au contraire, lui faire obstacle : « La littéralité concernant la syntaxe jette par dessus bord toute restitution du sens et menace de mener à l'incompréhensible. Au XIXe siècle, les traductions de Sophocle par Hölderlin constituaient les exemples monstrueux d'une telle littéralité »[16]. L'opposition mise en place dans le texte de Benjamin (traduit en français en 1971), qui se retrouve à partir des années 1970 et 1980 dans la réflexion de plusieurs traducteurs français de Hölderlin, peut être décrite comme une tension entre deux pôles :

autonomie	hétéronomie
incompréhension	transmission d'un message
littéralité	adaptation à la langue d'arrivée
avant-garde	tradition
lecteur écarté	grand public

L'antagonisme entre traducteurs « autonomes » et « hétéronomes » recouvre celui qui oppose plus généralement les pôles « créateur » et « reproducteur » du champ littéraire. Dans le domaine de la traduction, le pôle reproducteur est occupé par les te-

16. W. Benjamin, « Die Aufgabe des Übersetzers », in *Sprache und Geschichte*, Stuttgart : Klett Cotta, 1992, p. 60.

nants d'une vision normative de l'« exactitude » linguistique, qu'il s'agisse des professionnels de la traduction ou des professionnels de la langue (universitaires). Les uns et les autres établissent une frontière entre des traductions « justes » et des « contresens »; le pouvoir de relever la présence de « contresens » présuppose à son tour celui de définir la teneur ou le « message » d'un texte sous une forme non équivoque. Le pôle opposé correspond quant à lui aux projets de traduction qui font passer le message au second plan et postulent une opacité irréductible de la langue à traduire et la nécessité de rendre compte de celle-ci dans la traduction. La proximité entre le discours d'André du Bouchet sur la traduction et celui de Walter Benjamin suggère que leurs prises de position ne relèvent pas seulement d'un effort de conceptualisation individuel, mais procèdent d'une polarisation effective des pratiques de traduction selon leur plus ou moins grande adéquation aux canons institutionnels ou à des normes perçues comme telles. Il n'est sans doute pas fortuit que Benjamin ait défendu la vision de la traduction qui était la sienne en occupant une position très marginale dans le champ académique, et qu'André du Bouchet ait étendu à la traduction une conception de l'autonomie qu'il assumait déjà en tant que poète.

La « tradition » contre les « philologues »

Au début des années 1970, Henri Meschonnic critiquait les traductions de Paul Celan par André du Bouchet dans un article dont le titre, « On appelle cela traduire Celan », indiquait d'emblée que la définition même de l'activité de traduction et la désignation de ceux qui étaient autorisés à l'exercer constituaient un enjeu de luttes[17]. Il se chargeait d'une connotation particulière du fait du statut universitaire de son auteur, bien que ce dernier, également poète, n'ait pas fait valoir l'argument de l'autorité académique.

De son côté, Antoine Berman, traducteur non universitaire, récusait les prétentions normatives des « spécialistes de langues »: « Le philologue ne prétend pas être "élégant" ou "poétique", mais correct (côté langue traduisante) et exact (côté texte à traduire). [...] Le problème, c'est que cette visée d'exactitude, prétendûment modeste, a tendu de plus en plus à se parer autoritairement de tous les prestiges de la scientificité. [...] Les philologues, puis,

17. Henri MESCHONNIC, « On appelle cela traduire Celan », in *Pour la poétique II*, Paris : Gallimard, 1973, p. 387-405.

plus récemment, les "spécialistes des langues et littératures étrangères" [sont] les seuls, prétendûment, à avoir une "formation" suffisante pour offrir une version fiable de ces textes, c'est-à-dire exempte de faux-sens, contresens, etc., ces bêtes noires des spécialistes qui se plaisent à les relever chez les "amateurs"»[18]. Ce réquisitoire visait en premier lieu l'autorité institutionnelle conférée par une formation académique ; face au stigmate du « contresens », Antoine Berman invoquait les droits d'un « sens poétique » qui n'était sanctionné par aucun diplôme : « La connaissance exacte d'une œuvre et d'une langue n'habilite *nullement* à la traduction et au commentaire. Voilà pourquoi (c'est une banalité de le dire) traduction et commentaire philologiques se caractérisent par une extrême indigence ». L'antithèse mise en place ici n'était pas seulement celle de la connaissance et de la pratique, ou celle de l'érudition et d'une écriture dont les « vraies » traductions auraient présupposé l'invention ; il s'agissait surtout d'opposer deux attitudes à l'égard du texte à traduire : d'un côté, une situation « scientifique » plaçant le sujet connaissant en face de l'objet connu et lui donnant le projet de l'« objectiver » et, d'autre part, un état d'indistinction entre un sujet traduisant, en affinité avec le texte, et une œuvre se révélant comme intimement liée à lui dans une relation dépassant la distinction du sujet et de l'objet. Cette fusion substantielle était rendue possible, selon Antoine Berman, par la continuité d'une tradition : « Dans tous les cas, cette emprise de la philologie s'est avérée *fatale* pour notre *rapport* aux œuvres classiques [...]. La philologie, en "enbaumant" ces textes, consomme, sans s'en rendre compte, cette *rupture avec la tradition* qui s'accomplit par ailleurs culturellement et littérairement. [...] Il s'agit de ré-instituer une *tradition* interrompue, de réinstaurer le vieux lien entre *traduction* et *tradition* signalé par Heidegger qui nous dit à propos des "traductions", "aux époques où leur temps est venu", que "dans de tels cas, la traduction n'est pas seulement interprétation, mais aussi 'tradition"».

Cette critique de la philologie présupposait que les œuvres n'avaient pas à devenir des objets de science, qu'il était sacrilège de vouloir en percer totalement le mystère, ne fût-ce qu'en délimitant un certain cadre d'interprétations sémantiques. On recon-

---

18. Cette citation et celle qui vont suivre sont extraites de A. Berman, « La Traduction et la lettre », p. 131-3.

naît là le motif développé par certains disciples de Stefan George, notamment par Norbert von Hellingrath et Friedrich Gundolf, qui mettaient en cause la relation désacralisante du philologue avec son objet et prônaient un rapport de participation intime entre l'éditeur, le traducteur ou l'interprète et l'œuvre du passé. On peut souligner la continuité de la théorie d'Antoine Berman avec une telle représentation, à travers les médiations herméneutiques de Heidegger et de Hans Georg Gadamer. Chez Antoine Berman, l'idée de « tradition », d'une vie propre des œuvres, recouvrait ce que Hans Georg Gadamer appellait une « histoire des effets ». Gadamer opposait lui aussi la visée scientifique d'une « méthode » prétendant expliquer l'œuvre et lui assigner des coordonnées historiques à la « vérité » intrinsèque que cette dernière révélait d'elle-même à celui qui l'« appliquait ». L'idée de « tradition » impliquait la possibilité de réactualiser indéfiniment une substance intacte de l'œuvre, qui se perpétuait d'une manière quasi organique et résistait à toute tentative d'élucidation historique « relativisante ». L'œuvre-substance touchait ainsi à la dimension du sacré ; elle n'était pas un objet de science, mais de vénération. Tel était le point de vue défendu par l'helléniste allemand Karl Reinhardt dans un texte sur « Hölderlin et Sophocle » particulièrement apprécié des philosophes et des poètes français lecteurs de Hölderlin, puisqu'il fut publié à la fois par Michel Deguy dans la revue *Po&Sie* (1982) et dans le « Cahier de l'Herne » Hölderlin, dirigé par le philosophe Jean-François Courtine (1989): « Les traductions de Hölderlin diffèrent radicalement de toutes les autres traductions du grec, voire de toute traduction en général. [...] Les drames de Sophocle sont pour Hölderlin des textes sacrés *retrouvés*, parce que l'avènement imminent d'une nouvelle proximité des dieux permet de les retrouver. [...] L'intimité de la parole du traducteur devient la pierre de touche de son sérieux. [...] Afin de sauver jusqu'à nous l'héritage, il est nécessaire de donner toute leur vigueur à des transpositions dont la prétendue 'fausseté' littérale n'est due qu'à leur résonance en un âge du monde opposé. [...] Réfractaire à l'aune philologique qui mesure le degré de réussite dans un souci d'approximation, [cette œuvre] demande bien plutôt à être vénérée[19]. »

---

19. Karl REINHARDT, « Hölderlin et Sophocle », *Po&Sie* 23 (1982), p. 21 et p. 31.

La fascination exercée par ce modèle sur certains traducteurs français n'est pas étrangère à un processus d'auto-légitimation : certains traducteurs ou philosophes-traducteurs revendiquent, contre les « spécialistes de langues », leur proximité avec le pôle créateur, sans pour autant pouvoir se réclamer d'une compétence de poète, et se trouvent ainsi amenés à cautionner leur position non académique selon un schéma académique. Tout en étant dirigée contre la science universitaire, la filiation allemande qu'ils invoquent (en l'occurrence, l'allégeance des pré- et post-heideggériens à la « tradition ») ne cesse pas de remplir sa fonction habituelle dans le champ intellectuel français, celle d'un instrument de prestige scientifique. La démarche d'un Antoine Berman illustre parfaitement cette double position : tout en affirmant son affinité avec les poètes et son hostilité aux « philologues », il publia un compendium des théories allemandes de la traduction depuis Luther (*L'Épreuve de l'étranger*), un ouvrage de vulgarisation scientifique, et donna à sa théorie de la traduction un nom de « discipline », la « traductologie ». La traduction se trouvait ainsi appelée à dépasser le prosaïsme d'une activité encore payée à la page.

Le lien entre les théories de la littéralité et celles de la traduction comme « ré-institution d'une tradition » s'établissait à partir d'une conception de la langue comme ensemble de « mots-substances »[20] qui était l'antithèse de l'idée d'un « système de différences » . La vision de l'histoire de la littérature comme tradition peuplée d'« identités » perpétuées et celle de la langue comme juxtaposition de mots enracinés dans une étymologie allaient de pair. Dans les deux cas, il s'agissait de contrer ce qui était perçu comme un danger de « relativisation »: la lecture historisante des œuvres littéraires et l'identification des mots à de simples « signes » dont la valeur n'était que différentielle. Dans « On appelle cela traduire Celan », Henri Meschonnic désignait cette focalisation sur le mot comme « une impuissance poétique et un

---

20. L'affirmation simultanée d'une exigence de littéralité focalisée sur les « mots » (« Au commencement était le mot. [...] La [littéralité dans la traduction de la syntaxe] désigne le mot et non la phrase comme l'élément premier du traducteur. ») et de la perpétuation d'une « vie » des œuvres se retrouve chez Walter Benjamin. Les ambiguïtés de sa définition de cette « vie » rejoignent celles de son usage du concept de « tradition », relevées par Jean BOLLACK (« Celan devant Benjamin en soixante-huit », *Lignes*, 35 (1998), p. 79-92).

retard théorique », en adoptant à la fois le point de vue du poète et celui du linguiste : « Le mot est l'unité linguistique dans cette pratique du traduire. Non le syntagme ou la phrase, encore moins le texte. [...] D'où des échecs dus à l'effet associatif non calculé dans la chaîne syntagmatique. [...] C'est toute l'illusion d'une esthétique du mot que de juxtaposer deux substances en pensant que la contiguïté fait le rapport. La contiguïté [...] fait la substantialisation du langage, la verticalité dans le langage, la non-communication donc la non-poésie. [...] On comprend alors que traduire relâche toute la vieillerie poétique et *montre* le non-écrire du traducteur[21] ».

Poètes et universitaires

Dans la pratique, les relations entre les tenants du « sens poétique » et les « philologues » universitaires ne se résumaient cependant pas toujours à des rapports d'hostilité ou d'ignorance mutuelle. La correspondance de Gustave Roud avec Albert Béguin fournit un bon témoignage de l'attitude adoptée à l'égard de la philologie par un poète qui avait entrepris de traduire Hölderlin à la fin des années 1920. Ce solitaire, qui se déplaçait peu et vivait retiré dans la campagne suisse, se tenait informé des parutions récentes, se procurait les nouveaux ouvrages par correspondance ou par commande postale auprès des bibliothèques[22], et lisait aussi bien des essais (comme le *Combat avec le démon* de Zweig), d'autres traductions (celle de Jouve, qu'il découvrit en janvier 1937) que des thèses, des études scientifiques et les éditions critiques. Il demandait des conseils bibliographiques à Albert Béguin, son ami universitaire, et s'informait de ses jugements sur les livres dont il avait pris connaissance. Il est significatif que l'annonce de la parution de la thèse de Pierre Bertaux ait éveillé des inquiétudes chez le poète suisse : le prestige d'une thèse parisienne était suffisamment grand aux yeux de Gustave Roud pour qu'il envisage de renoncer à la publication de ses propres traductions[23]. Tout en évaluant les travaux scientifiques

---

21. H. Meschonnic, *Pour la poétique II*, p. 387- 405.

22. Roud faisait état de son admiration pour la « typographie splendide » de l'édition Zinkernagel : on peut voir là un exemple de l'usage spécifique des éditions critiques par les poètes, qui est d'abord un usage esthétique.

23. « Sans doute la thèse dont vous me parlez va-t-elle m'apporter une version définitive du *Rhin*, de *Patmos* et de tous les autres poèmes que je tente de traduire ! » (Lettre à Albert Béguin, le 4 février 1937, in *Lettres sur le romantisme allemand*, p. 53).

en fonction de critères extra-scientifiques, comme « l'intuition poétique[24] », la « divination[25] » et le « mouvement de cœur[26] », il demanda à Albert Béguin de « corriger » ses traductions, et d'assumer ainsi la fonction dévolue aux universitaires dans ce domaine : le repérage des « contresens » et la reconnaissance d'une légitimité de traducteur que Roud ne s'attribuait pas lui-même. La position personnelle ambiguë d'Albert Béguin, au carrefour des milieux universitaires (qu'il abandonna après la guerre) et des milieux littéraires suisses et français, faisait ainsi de lui un interlocuteur privilégié : il jouait le rôle d'une instance normative, mais avait adopté dans ses propres textes, et d'abord dans sa thèse, une perspective plus proche de celle des poètes que des modes d'analyse académiques ; à ses yeux, la poésie était davantage un moyen de connaissance qu'un objet de connaissance. L'écho rencontré par les traductions de Roud atteste cependant que les traductions de poète étaient d'abord lues par des poètes ou des écrivains[27], mais non par des universitaires. C'est Philippe Jaccottet qui assura plus tard la diffusion des traductions de Roud en France en leur accordant une place de choix dans le « Hölderlin » de la Pléiade. Ces réseaux de solidarités poétiques se construisaient à l'écart des circuits de la reconnaissance académique : dans le domaine de la traduction, les éditions Aubier-Montaigne, structurellement proches du pôle scolaire, ne confièrent jamais de traduction allemande à un poète ou à un traducteur professionnel.

Les lectures philologiques d'un Gustave Roud ou d'un Philippe Jaccottet font plutôt figure d'exception : de façon générale, les poètes français traducteurs de Hölderlin ne lurent guère les productions savantes consacrées à Hölderlin. La composition de l'édition de la Pléiade, établie par Jaccottet, confirmait et entérinait cette partition entre poètes et philologues : si la répartition chronologique du volume s'inspirait du découpage traditionnel des éditions critiques allemandes, et si un appareil de notes placé en fin de volume résumait brièvement ce que Jaccottet appellait

---

24. *Ibid.*, p. 134.
25. *Ibid.*, p. 52.
26. Le 15 mars 1937, il écrivait à Albert Béguin : « J'espère amener d'autres amis encore à votre œuvre -qui est la négation magnifique de la "thèse" classique, puisque c'est un mouvement de cœur autant que de l'esprit qui vous jette à elle » (*Ibid.*, p. 60).
27. Pierre Emmanuel publia en 1943 dans *Suisse contemporaine* une recension élogieuse de la traduction des *Poèmes* de Hölderlin, parue en 1942.

les « doctes batailles » ou « controverses sur l'interprétation de l'œuvre », la philologie était pour l'essentiel bannie d'un recueil de traductions exclusivement confiées à des poètes et des traducteurs « purs ».

Des liens privilégiés purent en revanche se nouer entre certains poètes et philosophes traducteurs de Hölderlin. Ils étaient moins imputables à une tradition d'ouverture de la philosophie universitaire française à la poésie qu'aux modalités spécifiques de la réception de Heidegger en France. Pour les philosophes François Fédier, Michel Deguy et Jean-Pierre Faye, l'accès à la pratique de la traduction — comme, plus tard, celle de Philippe Lacoue-Labarthe, qui traduisit l'*Antigone* de Hölderlin / Sophocle en 1978 — s'opéra dans un cadre bien précis, puisqu'elle concerna presque exclusivement l'auteur que Heidegger avait élevé au rang de « poète de la poésie ». Seul Michel Deguy étendit son répertoire de traductions jusqu'à la poésie américaine. La prérogative d'accès privilégié à la poésie que le philosophe de Fribourg attribuait à la « pensée » présentait une analogie avec la participation spécifique à la « substance » poétique que revendiquaient certains poètes français traducteurs de Hölderlin[28]. Cette affinité se fondait sur une hostilité partagée avec les poètes à l'égard d'une approche « scientifique » de la poésie.

La littéralité en question

Pour reconstituer les conflits de positions qui divisent les différentes catégories de traducteurs de Hölderlin, on a fait appel jusqu'ici à l'étude de leurs statuts et propriétés respectives, ainsi qu'à l'examen de textes secondaires dans lesquels ils développaient telle ou telle conception de la traduction. L'analyse des seules traductions, il faut le souligner, ne permet pas toujours de reconstituer avec précision les mêmes clivages. Un critère comme celui des choix métriques, par exemple, n'autorise pas d'autre constat que celui d'une indifférence presque généralisée à l'égard du rythme, y compris chez les détenteurs du « sens poétique ». D'autres facteurs, comme la littéralité syntaxique ou la littéralité lexicale, signalent en revanche presque immanquablement que la paternité d'une traduction revient à un philologue, un philosophe

---

28. Jean Beaufret, « L'Entretien sous le marronnier », in René CHAR, *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1983, p. 1139.

ou un poète. La comparaison de quelques textes montre que si les choix de traduction peuvent être étayés par des considérations théoriques, ils procèdent d'abord de certaines formes de pensée, modelées par tel parcours scolaire et académique, et marquées par l'intimité d'une « discipline ».

Questions de rythme

Dans l'histoire des traductions de poésie allemande, la question du rythme est rarement apparue comme un problème crucial : au XIXe siècle, les strophes pouvaient ainsi être indifféremment traduites en prose ou en vers[29]; les traductions de poésie allemande publiées par les éditions Aubier à partir des années 1930 étaient en « vers libres », ou plus précisément en « non vers » (Jacques Roubaud). Le projet de trouver des équivalences pour les rythmes complexes de Hölderlin aurait évidemment présenté une difficulté particulière ; c'est pourtant moins cette variété spécifique qu'un refus de principe de la transposition rythmique qui semble avoir conduit les traducteurs français de Hölderlin à délaisser la métrique. La différence fondamentale entre le système allemand des « accents », tenu pour comparable à la métrique grecque ou latine, et le système français de comptage des syllabes, était considérée comme irréductible ; le caractère nécessairement arbitraire des « équivalences » rythmiques apparaissait comme un motif suffisant de renoncement à toute cohérence du schéma métrique. Geneviève Bianquis désignait l'entreprise de traduction de vers rythmés comme un « luxe »[30]: la métrique apparaissait comme un élément poétique surajouté, un ornement supplémentaire que la germaniste, occupée à la transmission du « sens », ne se sentait pas tenue de restituer. Dans l'un des rares poèmes qu'elle traduisit en vers mesurés, elle eut recours à l'alexandrin : ce mètre semblait fournir un possible équivalent des hexamètres hölderliniens et de leur ample progression. Chez la plupart des traducteurs, l'emploi des vers répertoriés, en particulier de l'alexandrin, ressortissait cependant moins à une stratégie de transposition métrique qu'à une forme de conformisme auditif. Rares furent ceux qui, tel le poète Eugène Guillevic à partir de poèmes de Heine,

---

29. Gérard de Nerval traduisit Heine en « versets » et donna plusieurs versions, en prose ou en vers, de la *Lénore* de Bürger et du *Roi de Thulé* de Goethe (Gérard DE NERVAL, *Poèmes d'Outre-Rhin*, Paris : Grasset, 1996).

30. Geneviève BIANQUIS, « Avant-Propos », *in* Hölderlin, *Poèmes*, Paris : Aubier, 1943, p. 5.

expérimentèrent un choix de vers plus large[31]. On peut se demander si les poètes qui privilégièrent les fragments de Hölderlin ou les « poèmes à blancs », tels Pierre Jean Jouve et André du Bouchet, ne manifestèrent pas par là même le souci d'échapper à l'alternative d'une indifférence à l'égard de la métrique et d'une résignation au retour fantômatique de l'alexandrin, que Jacques Roubaud a décrit comme le destin de la poésie à l'époque du vers libre[32]. Les blancs des fragments de Hölderlin, respectés par Jouve et du Bouchet, suspendaient le rythme et désorientaient ainsi la perception commune du mètre : l'effet de nouveauté, volontairement recherché par ces deux poètes qui ajoutèrent parfois des blancs dans des vers qui n'en comprenaient pas, pouvait être perçu comme une intervention du « sens poétique », tout en permettant d'éluder les obstacles ordinaires de la transposition métrique.

La syntaxe : un problème savant

À la différence de celui du rythme, le domaine de la syntaxe livre un marquage relativement sûr de la provenance d'une traduction. Prenons l'exemple de la première strophe de la *Fête de paix* traduite par André du Bouchet et par Jean Bollack :

Der himmlischen, still widerklingenden,
Der ruhigwandelnden Töne voll,
Und gelüftet ist der altgebaute,
Seliggewohnte Saal ; um grüne Teppiche duftet
Die Freudenwolk und weithinglänzend stehn,
Gereiftester Früchte voll und goldbekränzter Kelche,

---

31. Guillevic fait ainsi usage, dans différentes traductions de poèmes, de l'hexamètre, de l'octosyllabe, du décasyllabe, de l'alexandrin et du vers de sept pieds, en respectant cependant systématiquement la fixité du cadre métrique heinéen (*Europe*, 125-6 (1956); sur l'histoire des traductions poétiques de Heine, voir I. Kalinowski, « Heine en français. Brève histoire d'une réception difficile », *Romantisme* 101 (1998), p. 89-96).

32. « Il est intéressant de noter *quand*, dans le non-vers, apparaissent le plus volontiers ces drapeaux de la poétique ancienne [notamment l'alexandrin ou d'autres unités métriques]: c'est, en un sens, hélas, bien éloigné de celui que lui donnait Mallarmé, quand "s'accentue la diction", quand il y a "effort au style". L'intention tragique ou d'élévation, le désir de rendre compte d'un beau couchant poétique [...] ramène quelque exemple de ces "écriteau(x) ICI POESIE" (Réda). C'est la sacralisation involontaire avec son cortège rhétorique » (Jacques ROUBAUD, *La Vieillesse d'Alexandre*, Paris : Maspéro, 1978, p. 154).

Wohlangeordnet, eine prächtige Reihe,
Zur Seite da und dort aufsteigend über dem
Geebneten Boden die Tische.
Denn ferne kommend haben
Hieher, zur Abendstunde,
Sich liebende Gäste beschieden.

Des sons célestes, dans le silence résonnant,
D'un pas mesuré cheminant, pleine
Et aérée est la salle anciennement édifiée,
Coutumière de félicité ; autour de tapis verdoyants embaume
Le nuage de joie et, resplendissantes au loin, se dressent,
Des fruits les plus mûrs pleines et de calices couronnés d'or,
En belle ordonnance, somptueuse rangée,
Sur les côtés ici et là s'étageant au-dessus
Du sol aplani, les tables.
Car venant de loin
C'est ici, qu'à l'heure du soir,
Des hôtes aimants ont voulu se rendre. (Jean Bollack ,1955)

Du ciel où retentissent encore des roulements
Paisibles,
qui errent,
dans le silence, toujours emplie,
Et éventée,
la salle ! depuis qu'elle fut bâtie,
Abritant cette félicité ; sur les tapis plus verts s'exhale
Le nuage de joie, et, dans les lointains, scintillantes,
Couvertes de fruits mûris et de la couronne dorée des calices,
En bon ordre, se dressent, splendide haie,
Sur le côté, ça et là dominant
Le sol aplani, les tables !
Car, venant de très loin,
Des convives pleins d'amour
Se sont, à l'heure du soir, donné ici rendez-vous. (André du Bouchet, 1961).

Cet extrait offre un exemple des vastes arcs syntaxiques caractéristiques des grands hymnes hölderliniens. La structure de cette première strophe peut être ainsi schématisée : *Töne voll, /Und gelüftet ist der /Sall ; um /Teppiche duftet /Die Freudenwolk und weithinglänzend stehn / die Tische*. Sur cet axe central se greffent une multitude de ramifications : épithètes, participes, compléments, une apposition. Les deux traductions réservaient un sort différent à cette ligne syntaxique. André du Bouchet la brisait en transformant le premier segment en phrase nominale (*emplie*, / *Et*

éventée, / la salle !) et les deux épithètes *altgebaut* et *seliggewohnt* en subordonnées. Il semblait ici adapter sa traduction à l'écriture de ses propres poèmes, qui abondent en phrases nominales. L'ajout de blancs, les déplacements d'accents (*dans le silence, toujours emplie* rompait l'unité de *Töne voll*; la traduction de *weithinglänzend* par *dans les lointains, scintillantes* bouleversait le paysage dépeint dans le poème en repoussant les tables qui en occupent le centre), obéissaient peut-être à une tendance profonde de la poésie de du Bouchet, la dislocation ; ils apparaissaient en tout cas comme une surimpression de l'écriture du poète traducteur sur celle du texte étranger. Le philologue Jean Bollack s'en tenait quant à lui strictement à la courbe syntaxique de Hölderlin, respectait la succession des trois propositions principales et la plupart des fonctions grammaticales initiales. Si le projet même d'instaurer une telle cohérence syntaxique entre le texte et sa traduction n'était réalisé que par un seul des deux traducteurs, c'est d'abord parce qu'il s'agissait d'un projet savant, que le philologue était seul à revendiquer : l'examen analytique de la langue d'une œuvre dans la singularité de ses articulations, son identification à un idiome spécifique dont la signification pouvait être saisie historiquement comme un écart, présupposaient l'apprentissage à long terme du « regard philologique » et de la perception des différences. Le regard des poètes sur les textes tendait au contraire à aplanir celles-ci et à les nier, pour déceler des affinités anachroniques (celle de Hölderlin et de Rimbaud, etc.): ce n'est pas seulement une plus ou moins grande familiarité avec la langue étrangère qui était en jeu dans ces divergences de perception, mais, plus profondément, des formes différentes de focalisation, modelées au fil d'un parcours académique et professionnel particulier.

Le « style littéral »

La conception littérale de la traduction privilégie le « mot » en un double sens : en vouant une attention particulière aux unités lexicales, à l'origine des vocables ou à leur étymologie, et en défendant une vision rigide du respect de la « place » des mots étrangers dans la traduction, considérée comme une priorité par rapport à la transposition de la syntaxe du texte traduit. Les traductions de Hölderlin par le philosophe François Fédier[33] fournis-

---

33. François FÉDIER, *Remarques sur Oedipe et Antigone*, Paris : U.G.E., 1965 ; traductions figurant dans le volume « Hölderlin » de la Bibliothèque de la Pléiade, 1967; *Les Fleuves*, Paris : Revue Hautefeuille, 1973 ;

sent un bon témoignage de cet attachement à la géographie de mots du texte étranger, assimilé à une forme de piété[34]. Il choisit par exemple de restituer par des locutions adverbiales (« vers le haut », « vers le bas ») les particules séparables de certains verbes allemands : « Car plus bachique s'étire au-dedans le matin vers le haut[35]» pour «*Denn bacchantischer zieht drinnen der Morgen herauf*». Un autre exemple, plus caractéristique encore, donne la clé de cette littéralité spécifique : François Fédier traduit les vers «*Drin in den Alpen ists noch helle Nacht und die Wolke, / Freudiges dichtend, sie deckt drinnen das gähnende Tal*» par « Au-dedans, dans les Alpes, c'est encore nuit claire et le nuage, / Poétisant du joyeux, il couvre au-dedans la vallée béante »[36]. Manifestement inspirée de l'*Approche de Hölderlin* que François Fédier avait traduite avec Michel Deguy en 1961, la traduction de *Freudiges dichtend* par « poétisant du joyeux » revenait à introduire dans un poème de Hölderlin un néologisme forgé pour la traduction de l'allemand *dichten* chez Heidegger. Elle illustre bien la manière dont les textes de Hölderlin et de Heidegger purent se confondre en un même corpus chez certains philosophes français. Ce type de « courts-circuits » sont le plus souvent la marque des philosophes traducteurs, mais ils purent également infléchir les pratiques de traduction de certains poètes. Prenons l'exemple d'un extrait de la première version du poème fragmentaire *Grèce*:

Schöner aber
Blühn Reisenden die Wege
im Freien wechselt wie Korn.

La locution «*im Freien*» était rendue par « dans l'ouvert » dans la traduction d'André du Bouchet. La généalogie de cette expression peut être reconstituée : d'abord introduit en France comme

---

Hölderlin, *Douze poèmes*, Paris : La Différence, 1989.

34. Quatre vers du poème *Patmos*, de Hölderlin (v. 222-225) sont invoqués comme le mot d'ordre de cette sacralisation de la littéralité : « mais le Père aime, le / Maître du monde, avant toute chose, / Que la lettre en sa fermeté soit maintenue / Avec soin ». Ils sont cités dans la préface de François Fédier à sa traduction de *Douze poèmes* de Hölderlin, par Antoine Berman dans l'article déjà cité (p. 33) et par le philosophe Jean-François COURTINE dans sa « préface » au recueil « Hölderlin » édité dans la collection « Poésie Gallimard » en 1993.

35. Hölderlin, « Rentrée » (*Heimkunft*), in *Douze poèmes*, p. 45.

36. Hölderlin, « Rentrée ».

une notion rilkéenne, « l'Ouvert » fut ensuite présenté par Maurice Blanchot dans *La Part du Feu* (1949) comme une catégorie hölderlinienne parce que Heidegger l'avait faite intervenir dans son commentaire de *Comme, lorsqu'au jour du repos*: « Le mot "Ouvert" qui appartient à la terminologie des œuvres récentes de M. Heidegger et qui lui sert ici à esquisser une interprétation de la Nature chez Hölderlin (la nature n'étant pas une réalité particulière, ni même seulement l'ensemble du réel, mais "l'Ouvert", le mouvement d'ouverture qui permet à tout ce qui apparaît d'apparaître) est un mot que Hölderlin a lui-même rencontré et reconnu précisément dans ce sens[37]. » Il n'est sans doute pas fortuit qu'André du Bouchet ait eu spontanément recours à une notion que Maurice Blanchot avait frappée du double sceau de Heidegger et de Hölderlin pour traduire ce que Gustave Roud, dans une autre restitution du même fragment, avait plus prosaïquement intitulé « par les campagnes ». La confusion instaurée par la traduction allait plus loin que le « poétisant » de François Fédier : cette fois, c'était un terme distinct du terme de Heidegger qui était surimposé au texte de Hölderlin. « L'Ouvert », *das Offene*, était substitué au *im Freien* de Hölderlin. Ces quelques remarques sur des détails de traduction montrent comment put se constituer le système de légitimation circulaire qui assura, en France, à partir des années 1960, une étroite imbrication entre un grand nombre d'activités poétiques et la référence à la philosophie de Heidegger. Celle-ci fonctionna bientôt comme une sorte de « mot de passe » de l'initiation poétique, sous une forme d'autant plus efficace qu'elle pouvait rester imperceptible pour les non-initiés (c'était le cas de « l'ouvert » d'André du Bouchet). Le mode de traduction désigné sous le nom de « style littéral » aboutissait ainsi, tout en revendiquant une transparence « indécente » à l'égard du texte étranger, à imposer des contraintes d'interprétation qui excluaient *a priori* la possibilité de déchiffrer un sens historique autonome de la poésie de Hölderlin.

Conclusion

La population des traducteurs de Hölderlin présente la particularité d'être presque exclusivement composée de traducteurs non professionnels, qui ne se réclament ni de compétences linguis-

---

37. Maurice BLANCHOT, *La Part du feu*, Paris : Gallimard, 1949, p. 116.

tiques, ni d'une familiarité avec la culture allemande, mais de prérogatives acquises dans d'autres domaines pour justifier leur fréquentation des textes du poète. Les enjeux littéraires (l'affirmation performative d'un « sens poétique » chez les poètes) et philosophiques (la mise en scène de la proximité entre « poésie et pensée » instaurée par Heidegger) d'un grand nombre de traductions de Hölderlin interdisent d'identifier celles-ci à des actes de médiation, comme invitent à le faire d'innombrables discours théoriques opérant une « transfiguration éthique » de la traduction. La tentation de la moraliser, ou, ce qui va souvent de pair, de la « naturaliser », voire de la « biologiser » (c'est le thème de la « revivification » par le « métissage ») aboutit à surestimer une vertu médiatrice qu'elle possède sans doute d'autant moins que les traducteurs sont moins anonymes.

Isabelle KALINOWSKI
CNRS, Lille